

# La filière coton se défend contre les attaques

La campagne d'information #TruthAboutCotton, lancée par le Comité consultatif international du coton, veut rétablir quelques vérités sur les critiques émises à l'encontre de la fibre naturelle.



**Le coût en eau du coton dépend de sa provenance.** Certaines terres de culture sont naturellement irriguées, notamment par les précipitations, alors que d'autres, en particulier en Chine, dépendent presque exclusivement d'irrigation ajoutée et sont donc très consommatrices d'eau. Sha Dati/Xinhua News Agency

**Q**UELLE est la quantité d'eau nécessaire pour confectionner un tee-shirt en coton ? Ou, tout du moins, pour récolter le petit kilogramme de cette fibre naturelle permettant de produire ce vêtement ? 20.000 litres d'eau ? 6.000 ? Ou moins de 2.000 ? Le grand écart entre ces chiffres couramment cités témoigne de la difficulté d'estimer véritablement l'impact écologique du coton, mais révèle également une « guerre des data » qui a poussé l'Icac à réagir. Le Comité consultatif international du coton s'est ainsi lancé, depuis un an, dans une campagne d'information, baptisée #TruthAboutCotton, visible sur les réseaux sociaux. Son objectif est de stopper les nombreuses critiques qui s'élèvent à l'encontre de la fibre naturelle, qui représente 22% de la production totale mondiale de fibres, contre 70% pour les fibres synthétiques.

## Une plante pas "assoiffée"

Parce que la consommation d'eau est l'un des principaux griefs retenus contre le coton, l'un des premiers faits que tient à rappeler la campagne est que, « contrairement à une croyance populaire, le coton n'est pas une plante "assoiffée". C'est une xérophyte, qui ne demande que très peu d'eau pour pousser. Le coton ne dessèche pas les terres où il est cultivé. Au contraire, il se cultive sur les terrains arides, parce qu'il est l'une des rares plantes qui supportent un environnement aussi dur ». Cela

signifie également que le cotonnier est capable d'aller puiser de l'eau à plusieurs mètres de profondeur. Dès lors, pourquoi a-t-il si mauvaise réputation ? « Les chiffres qui circulent n'ont pas été mis à jour depuis longtemps et cela se mêle à beaucoup de désinformation. C'est ce qui conduit des organismes aussi respectables que Wwf à avancer des données fausses », explique Gérard Kassarian, le secrétaire général de l'Association française cotonnière (Afcot), membre de l'Icac.

Selon Wwf, le coton nécessite 20.000 litres d'eau pour produire un tee-shirt, quand l'Icac avance, de son côté, que ce chiffre serait en réalité proche « de 1.077 litres d'eau d'irrigation pour produire un kilo de coton fibre ». Pourquoi de telles différences de statistiques ? « Il faut savoir que le coton pousse à 50% dans des zones irriguées et à 50% dans des zones non irriguées. Dans ce dernier cas, ce sont les pluies qui permettent d'arroser les cultures », indique Gérard Kassarian. Ainsi, Wwf aurait inclus dans ces 20.000 litres d'eau la pluviométrie naturelle.

Hubert du Potet, le délégué général de la Fédération française des industries lainières et cotonnières (Ffilc), abonde dans le sens de l'Icac. « Différencier la culture de coton non irriguée et celle irriguée en eau artificielle, comme c'est le cas en Inde et aux Etats-Unis, est important, car cela modifie le calcul des litres d'eau nécessaires. » De la même façon, Hubert du Potet précise qu'il peut être utile de rappeler

que, face au coton conventionnel, le coton bio utilise très peu d'eau. « Cependant, sa production est encore très margi-

nale et ne représente que 0,5% de la production mondiale, soit 120.000 tonnes de récolte annuelle. » Une goutte d'eau face

## Le coton n'a pas besoin de tant d'eau pour pousser.

Contrairement à ce que beaucoup prétendent, la culture du coton ne demande que très peu d'eau. Il pousse sur des terrains arides et ne dessèche pas les terres qui le cultivent.

Michele Cattani/Asp



aux 26,5 millions de tonnes de coton conventionnel produites chaque année dans le monde.

Dès lors, doit-on calculer le coût en eau du coton selon sa provenance ? Cela semblerait logique quand on compare les modes de culture des plus importants pays producteurs. La Chine et ses 5,8 millions de tonnes de coton dépend presque exclusivement de l'irrigation ajoutée. C'est la même chose pour les Etats-Unis, avec ses 5 millions de tonnes, tout comme l'Inde et ses 12 millions d'hectares dédiés au coton, pour une production moyenne de 6,5 millions de tonnes. Certains de ces pays travaillent à réduire leur utilisation d'eau. L'US Cotton Trust Protocol s'est ainsi fixé comme objectif de réduire de 18% sa consommation d'eau d'ici à 2025. L'organisme de promotion du coton américain rappelle aussi que, depuis trente-cinq ans, les fermiers ont réduit de 82% leurs besoins en eau.

### Précipitations

En Afrique (Mali, Burkina-Faso, Bénin), ce sont les précipitations qui permettent la culture des quelque 1,2 million de tonnes. Le Brésil, qui, pour sa part, produit 2,5 millions de tonnes, s'appuie aussi principalement sur la pluie. Cultiver le coton en ne comptant que sur les périodes de pluviosité est donc possible. «La nécessité d'irriguer les plantes est la base de toute culture. Mais, en effet, dans certaines zones, les précipitations sont suffisantes et c'est ce que nous avons d'ailleurs démontré et expérimenté avec notre récolte de coton dans le Gers, en France, où nous n'avons pas eu besoin d'irriguer artificiellement les sols», confirme Yohan de Wit, l'un des cofondateurs de la marque Jean Fil, qui souhaite relancer la culture du coton «Made in France».

Réduire l'irrigation artificielle ou n'utiliser que les eaux pluviales pour mieux cultiver le coton sont cependant des objectifs complexes et difficiles à maîtriser. «Il faut avoir en tête que seule une partie des quantités d'eau indiquées est réellement utilisée par le cotonnier. L'autre partie migre en profondeur dans la nappe phréatique ou ruisselle en surface», explique Bruno Bachelier, l'expert de la filière coton au Cirad, le centre de recherche agronomique français, qui coopère notamment avec les pays du Sud sur



**Une aide au développement.** Parce qu'il pousse sur des terres où rien d'autre ne peut être planté, le coton peut s'avérer très utile pour aider certaines régions à sortir de la pauvreté, comme en Afrique. Michele Cattani/Afp

les thématiques du développement durable des cultures.

Dès lors, selon ce spécialiste, la question de l'utilisation de l'eau pluviale ou irriguée ne serait pas ce qui fait fondamentalement la différence entre un «bon» et un «mauvais» coton d'un point de vue écologique. «Que l'on parle de 20.000 litres d'eau ou de 2.000 litres pour récolter 1 kilo de coton, les deux chiffres sont exacts. Mais ils ne disent rien de l'impact de cette culture sur l'environnement. Tout dépend, en effet, de l'endroit où est cultivé le coton et dans quelles conditions est réalisée sa production, ainsi que son rendement. 20.000 litres d'eau pluviale seront moins nocifs que 2.000 litres pompés dans la nappe phréatique. Il est donc nécessaire de préciser si le coton pousse uniquement grâce à l'eau de pluie ou s'il est irrigué. Dans ce dernier cas, il faut mentionner d'où vient l'eau de l'irrigation. Celle-ci peut, en effet, provenir de forages (et donc de la nappe phréatique), mais aussi de réservoirs d'eau de pluie ou encore de rivières. L'eau peut, par ailleurs, être un mix de pluie et d'irrigation... Donc, tout chiffre a besoin d'être argumenté.»

### Substances chimiques

Si l'on prend le cas des cultures de coton en Afrique de l'Est ou en Afrique australe, il faudra certes 20.000 litres d'eau pour récolter 1 kilo de coton-graine mais sans avoir à pomper dans la nappe phréatique, tandis qu'en Australie, où l'on n'utilise que 2.000 litres d'eau, c'est le contraire, car il y a très peu de précipitations. Toutefois, là aussi, il faut nuancer. «Les cultivateurs australiens valorisent énormément l'eau, puisqu'ils ont les rendements de production les plus élevés au monde, ce qui n'est pas le cas en Afrique où les rendements sont très faibles. La bonne maîtrise de la culture du coton est donc un point à prendre en compte. Tout comme la présence (ou non) d'intrants, c'est-à-dire de produits ajoutés à la terre pour améliorer la productivité agricole.»

Car la consommation d'eau n'est pas le seul reproche adressé au coton. L'utilisation de substances chimiques, pesticides et autres insecticides, est également souvent avancée par ses détracteurs. Ce à quoi l'Icac répond qu'il n'existe aucun organisme qui mesure l'emploi des pesti-

cides. «On arrive à la meilleure approximation en suivant les ventes de pesticides. Or, ces données montrent que l'industrie mondiale du coton ne représentait que 6,17% des ventes de pesticides en 2017.»

Ce qui fait dire à ses promoteurs que, au-delà du fait que les chiffres qui circulent sur la production de coton ne sont

pas mis à jour et parfois fantaisistes, il existe un important travail de lobbying mené par des producteurs de fibres synthétiques. Ils s'attaquent au coton, «mais aussi à la laine», assure Hubert de Potet. Les critiques peuvent également provenir d'autres producteurs de fibres naturelles. Parmi eux, l'Icac cite ceux de coton biologique. Yohan de Wit (Jean Fil) y ajoute ceux de lin et notamment de lin français. «On promeut cette fibre partout, quand on décrie le coton. Or ce que l'on ne dit pas, c'est que la transformation du lin ne se fait pas en France, mais le plus souvent en Asie, ce qui, en termes d'empreinte carbone, n'est pas ce qui se fait de mieux», observe le jeune fermier. Pour sa part, il garantit une production 100% française de son coton, de la récolte à la transformation en fil jusqu'au tissage.

De son côté, le Cirad préfère mesurer l'impact du coton sur la planète à partir de trois piliers que sont la durabilité environnementale (gestion des insecticides et des pesticides, de l'eau, des sols, des terres et de la biodiversité...), la durabilité économique (réduction de la pauvreté, sécurité alimentaire...) et la durabilité sociale (normes et droit du travail, sécurité et santé des travailleurs...). «Parce que le coton pousse dans des zones arides, là où rien d'autre ne peut être planté, il peut aider certains pays à sortir de la pauvreté, à avoir un accès aux soins», appuie Bruno Bachelier. Or, c'est justement le cas de certaines régions d'Afrique, pourtant très gourmandes en eau pour la culture du coton. Plutôt que de rejeter en bloc cette fibre ancestrale, mieux connaître ses modes de production semble donc un préalable salutaire.

BÉNÉDICTE JOURGEAUD ●



**GUY COTTEN**

**IN BLACK**
BRETAGNE

**Le ciré devient citoyen !  
Allure chic & décontractée**

■ **ROSBRAS**  
LE ciré iconique  
en Black brillant



■ **STRATUS**  
Ciré coupe ajustée  
en Black mat



**Fabricant français depuis 1964**  
[www.guycotten.com](http://www.guycotten.com)

© Franck Bélermin